

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

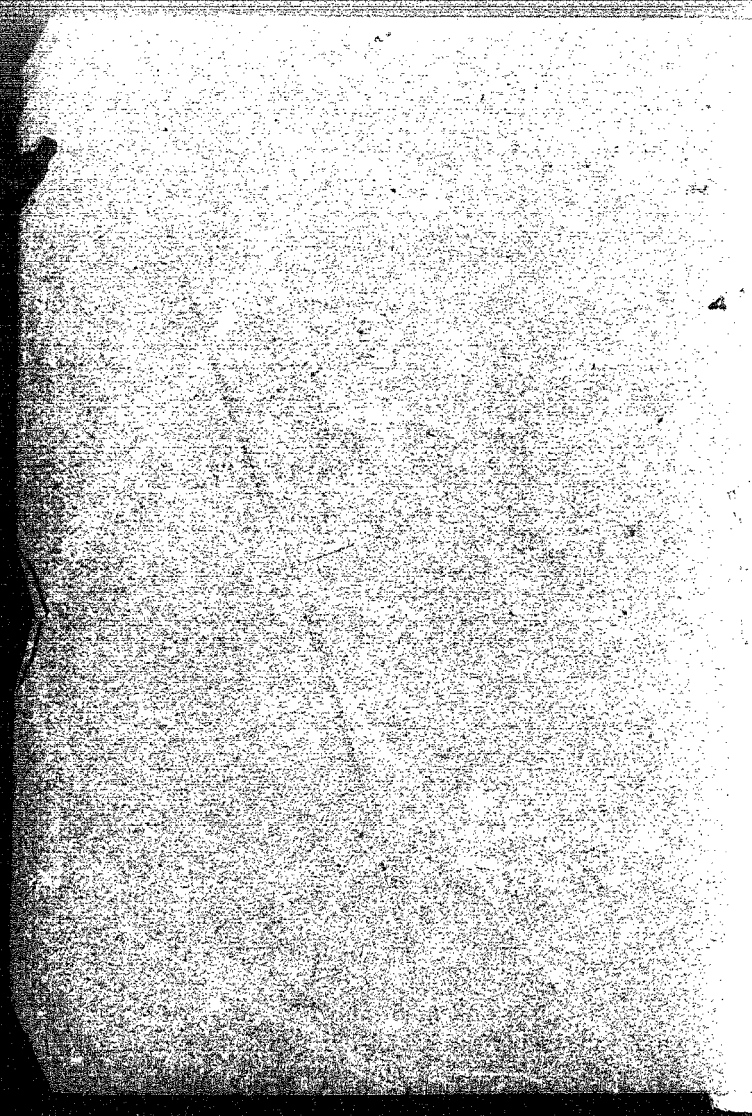
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X



249. Hist. eccl. du Can N° 4
LETTRE

DE SŒUR

MARIE-ANGÈLE,

RELIGIEUSE DE STE.-ANNE, DE L'ACHIGAN,

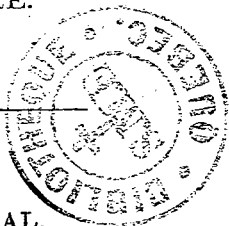
MISSIONNAIRE AVEC TROIS DE SES COMPAGNES

A VANCOUVER,

TERRITOIRE DE L'OREGON.

REPRODUIT DU JOURNAL

L'ORDRE.

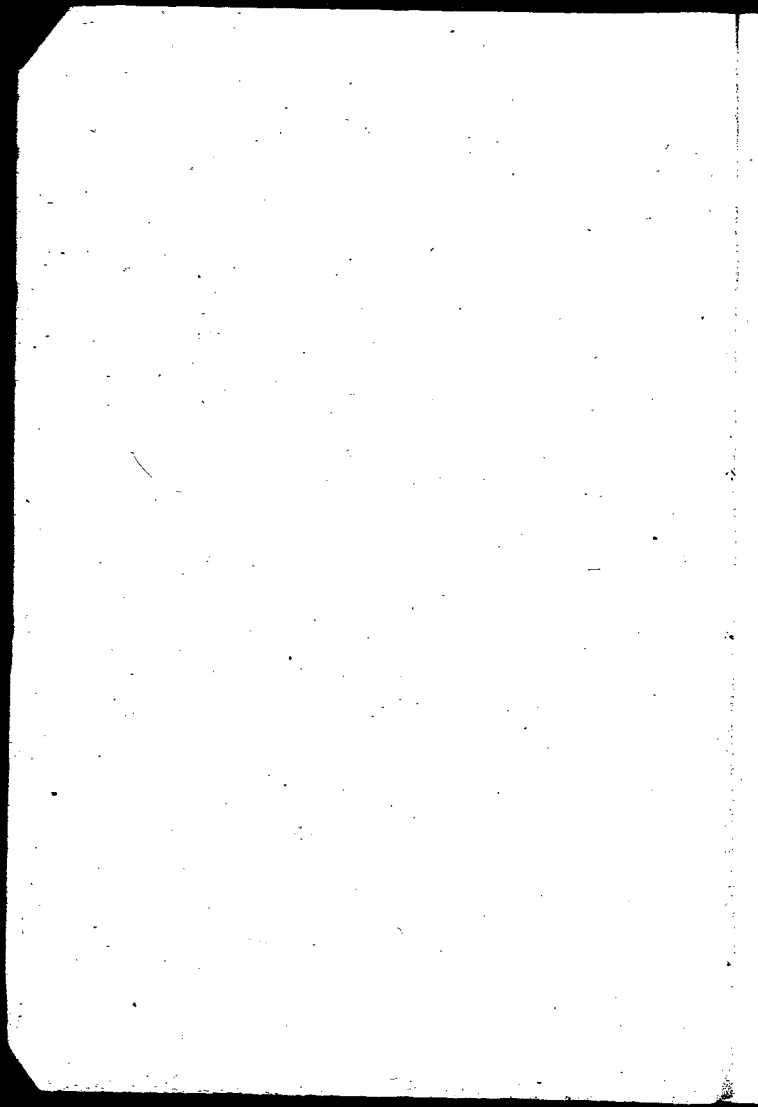


MONTREAL,

SENECAL, DANIEL ET COMPAGNIE

Imprimeurs du Journal de l'Instruction Publique.

1859.



P R E F A C E .

La mission divine que Dieu semble avoir donnée au Canada sur toute l'Amérique frappe par son analogie avec celle dont la France se trouve revêtue sur l'autre hémisphère. De même que ce sont les missionnaires et les religieux français qui civilisent aujourd'hui les contrées barbares de l'Asie et de l'Afrique après avoir implanté le christianisme sur le sol américain, de même le Canada doit se réjouir d'une joie chrétienne en voyant l'œuvre apostolique venir recruter ses soldats parmi son clergé exemplaire et ses nombreuses et saintes communautés. Bien peu de parties de l'Amérique ne possèdent pas en ce moment quelques uns de nos prêtres canadiens ou de nos sœurs de charité. Ni la barbarie des sauvages, ni l'âpreté des climats, ni les dangers innombrables semés sous chacun de ses pas dans ces contrées infidèles n'arrêtent le dévouement du missionnaire et n'affaiblissent l'héroïsme sublime de la sœur de charité.

Aussi, avec quelle anxiété on attend au pays de leur nouvelles, lorsqu'une fois ils sont partis ; avec quel saint empressement on se communique leurs lettres, avec quels sentiments de pieuse sollicitude on suit leur narration ; avec quel intérêt on saisit la moindre de leurs paroles !

C'est pour faire part aux familles canadiennes d'un de ces moments de bonheur et d'édification que nous publions aujourd'hui à un petit nombre d'exemplaires la Lettre de Sœur Marie Angèle, de la Communauté des Filles de Ste. Anne, racontant son voyage de Montréal à Vancouver. Partie le 14 avril 1858 avec

trois de ses compagnes, en compagnie de Mgr. Demers et de plusieurs missionnaires, cette généreuse servante de Dieu narre avec naïveté, avec enjouement et charmes les péripéties tour à tour cruelles et piquantes du départ, de la route et de l'arrivée.

Les Filles de Ste. Anne sont une communauté qui prit naissance à Vaudreuil le 13 septembre 1848 et dont feu Messire P. L. Archambault, curé et Vicaire-Général, fut le premier bienfaiteur.

Les fins de cette Institution sont l'enseignement des petites filles, le soin des malades et des pauvres infirmes ainsi que la visite des malades à domicile. La Maison-mère fut transférée à St. Jacques de l'Acchigan en 1853, dans l'établissement que venait de quitter les Dames du Sacré-Cœur. C'est de là que partirent les quatre héroïnes chrétiennes dont cette lettre raconte le voyage à Vancouver, et dont les noms sont comme suit : Sœur Marie-Angèle, (Dlle. Gauthier,) Sœur Marie-Luména (Dlle. Brasseur,) Sœur Marie-du-Sacré-Cœur (Dlle. Valois,) toutes trois de Vaudreuil, et Sœur Marie-de-la-Conception (Dlle. Lane,) de Montréal.

L'on sait que Vancouver est une des Îles de l'Océan Pacifique située près des côtes de l'Orégon dont elle forme l'une des parties. Mgr. Demers est l'Evêque de ce territoire de l'Amérique du Nord.

LETTRE

DE SŒUR

MARIE-ANGELE,

RELIGIEUSE DE STE.-ANNE, A VANCOUVER.

Voici le journal de ce qui s'est passé de plus remarquable depuis la veille de notre départ, 7 d'avril 1858. Ce jour fut celui où nous fîmes nos adieux à la Communauté. Nous commençâmes par nos chères élèves de Saint-Jacques. Elles s'étaient rassemblées à quatre heures de l'après-midi et nous attendaient pour avoir la satisfaction de nous voir et de nous parler encore une fois en ce monde. Le silence qui régnait dans l'appartement faisait déjà pressentir la tristesse qui devait bientôt éclater en sanglots et en larmes. Nous entrâmes donc, et après un court entretien, nous leur demandâmes le secours de leurs innocentes prières qu'elles nous promirent, en accompagnant leur pieux engagement de petits cadeaux pour souvenir. Au moment où nous leur dîmes un dernier adieu, les gémissements se firent entendre, et les pleurs coulèrent avec tant d'abondance que nos cœurs eurent bien de la peine à soutenir cette première épreuve d'une douloureuse séparation.

Ce n'était pourtant là que le commencement, car il fallait dire adieu à nos sœurs, et vous n'ignorez pas que dans les communautés les adieux sont plus solennels qu'ailleurs. Je vous dirai la manière dont nous fîmes les nôtres, ce petit récit ne sera peut-être pas pour vous sans intérêt. A cinq heures, toutes

les sœurs se rendirent dans la salle de communauté où se trouve une statue de notre bonne mère Sainte Anne aux pieds de laquelle, toutes quatre missionnaires, nous nous mîmes à genoux pour réciter ses litanies et le *Magnificat*.

Après le souper, nous restâmes dans la chapelle pour demander à Notre Seigneur la force et le courage nécessaires pour ce douloureux adieu. Pendant ce temps, nos bonnes sœurs se rendirent de nouveau dans la salle où nous allâmes les rejoindre un instant après. Là, agenouillées aux pieds de la statue, nous récitâmes de nouveau les litanies de Sainte-Anne, et, après quelques avis de notre mère Supérieure, entremêlés de soupirs et de larmes, nous fîmes les derniers adieux, pendant lesquels notre mère Supérieure et la maîtresse des novices entonnèrent d'une voix sonore le *Magnificat*. Les sanglots avaiènt tellement suffoqué le cœur de toutes les sœurs, que pas une ne put chanter, à l'exception de ma sœur Marie du Sacré-Cœur qui eut la force de continuer le chant. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que nous éprouvions en ce moment ; il vous est plus aisé de vous l'imaginer qu'à moi de l'exprimer. Ensuite, nous descendîmes à la chapelle pour le salut solennel qui est chanté dans cette circonstance. Nous nous agenouillâmes au bas des balustres, entourées de nos bonnes sœurs et des élèves en soupirs et en larmes. En fallait-il davantage, mes chers parents, pour ébranler nos résolutions ? Mais non, l'Esprit Saint nous a donné la force de résister à ces assauts.

Après la bénédiction du saint Sacrement, nous remontâmes à la salle, et après quelques instants de

conversation, nous fîmes notre prière et nous nous couchâmes. Il n'est pas nécessaire de vous dire qu'après les émotions des scènes précédentes, nous ne fîmes pas beaucoup de rêves, les yeux ouverts. C'était la dernière nuit que nous passions dans le berceau de notre existence religieuse.

Le huit, à trois heures du matin, nous étions sur pied. Après notre prière, nous préparâmes de nouveau nos paquets et nos valises pour ne rien oublier. Nous assistâmes à la sainte messe pour la dernière fois dans notre maison-mère, et nous y reçûmes notre compagnon de voyage, en faisant la sainte communion. Il ne nous manquait plus rien, puisque nous possédions celui qui est tout, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais le moment du départ approche ; nous entendons dire que tout est prêt, que les charretiers nous attendent ; enfin, on nous dit de monter en voiture. Nos regards se portent alors sur les objets les plus chers à nos cœurs ; il faut de nouveaux efforts, un nouvel acte de résignation. A ce moment de triste séparation, nous n'entendons que ces mots : " Adieu, " chères sœurs, adieu pour toujours.... Nous ne " nous reverrons jamais plus ici bas...." Il est impossible d'exprimer les émotions de nos cœurs en ce moment suprême.... Encore des souvenirs bien poignants.... Adieu donc, chapelle chérie ; adieu, vous toutes qui nous entourez, adieu, bonnes sœurs ; adieu chère communauté ; tu n'es encore qu'au berceau et quatre de tes enfants s'éloignent pour ne plus te revoir ; mais la divine Providence les conduira et elles arriveront sûrement au port. Le signal

du départ est donné. " Adieu donc encore une fois, bonnes sœurs : ne nous oublions jamais ; bien qu'éloignées, nos prières et nos cœurs seront toujours unis." Nous les laissons toutes en larmes et enviant notre sort. Pour nous, nous avions le cœur gros ; à la vérité, mais paisible, parce qu'il se jetait plus que jamais dans le sein de Dieu.

Le temps était très beau et le ciel serein, mais les chemins très mauvais. Nous étions en voitures d'été. Arrivées au bout de l'Île, nous fûmes obligées de traverser en canot, avec nos effets de voyage à travers les glaçons. De l'autre bord, il nous fallut marcher quinze arpents, dans le guéret ; nous avions les pieds aussi gros que la tête, et même davantage. Nous primes des voitures qui nous conduisirent à Montréal où nous arrivâmes chez les sœurs de la Providence à six heures. Le neuf, nous partîmes, ma sœur Marie Lumena et moi, pour faire nos adieux chez nos parents. J'accompagnai ma sœur Marie Lumena à St. Polycarpe. Nous arrivâmes à onze heures chez M. Cholette, et nous partîmes de là, le lendemain, après avoir entendu la messe, pour venir à Vaudreuil où nous arrivâmes à dix heures. Je croyais trouver papa aux chars ou au couvent, mais mon attente fut trompée. Que de souvenirs chers à mon cœur se présentèrent à mon esprit, lorsque je passai à la porte de mon bon père Archambault et à celle de l'Église ! Lieux chéris où je passai de si beaux jours ! Je me rappelai surtout le temps de mon enfance où je goûtai tant de bonheur sous la conduite d'un si bon père et d'une si bonne mère que j'aimais tant, et dont les soins, qu'ils

m'ont prodigués avec tant de sollicitude, ne sortiront jamais de ma mémoire. Vous ne doutez pas, chers parents, que je dus éprouver une peine bien grande en vous faisant mes derniers adieux, et si je n'ai pas pleuré, c'est que Dieu, en me faisant connaître sa volonté, m'avait donné la force de l'accomplir sans faiblesse. Ce fut pour moi un nouveau sacrifice de ne pas voir mes sœurs que les mauvais chemins avaient empêchés de se rendre à la maison paternelle, mais je fus bien contente de voir ma petite Philomène. Plusieurs personnes vinrent nous visiter au Couvent et nous témoignèrent le regret de nous voir partir pour un pays si éloigné, entr'autres Mademoiselle Harwood, M. Bastien et M. Lacial.

Le dimanche, nous assistâmes à la grand'messe et aux vêpres. Le lundi, nous entendîmes une basse messe, et après le déjeuner nous dîmes adieux à nos bonnes sœurs et à nos élèves. A huit heures, nous allâmes prendre les chars, et là je vis un dernier adieu à mon bon père pour ne plus le revoir. Nous arrivâmes à midi à la Providence où nous eûmes la visite de plusieurs Messieurs du Clergé. Le treize, nous fîmes notre pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours. Dans l'après-midi, nous visitâmes les communautés où nous reçûmes plusieurs cadeaux comme souvenirs. Le quatorze, jour du départ de notre beau Canada notre patrie, si toutefois il y en a encore une pour nous ici-bas, sa Grandeur Monseigneur Demers et tous ses missionnaires prêtres et religieux se rendirent à l'Evêché de Montréal, sur l'invitation de sa Grandeur Monseigneur Bourget pour y entendre la sainte messe, et nous religieuses, nous y

reçumes la sainte communion. Cette messe qui fut la dernière entendue par nous en Canada, ne manqua pas de solennité : on y chanta, avec accompagnement d'orgue, le cantique *Benedictus*, le *Tantum ergo* et l'*Ave Maris Stella*. Pendant cette messe, il s'en célébra trois autres aux deux côtés et au dessus du grand autel. Après l'action de grâces, nous primes le déjeuner dans le réfectoire des sœurs de l'Evêché et ensuite nous montâmes au salon où Monseigneur Bourget nous attendait. Après quelques avis, il nous bénit comme devant être les apôtres de l'Immaculée Mère de Dieu dont il nous donna l'image en peinture et en métal, en nous mettant sous sa protection. Enfin le signal est donné, il faut partir et quitter ce que nous avons de plus cher au monde, notre Canada : car, croyez le, chers parents, nous savons ce qu'il renferme d'êtres chéris : mais Dieu nous appelle, et quand sa voix se fait entendre serait-il juste d'écouter celle de la nature ? Non. Notre Seigneur a trop fait pour nous, et les âmes lui coûtent trop cher. . . . Nous nous rassemblons au parloir, Monseigneur et ses missionnaires viennent nous rejoindre en habits séculiers, pour nous nous n'avions caché que nos croix et les chapelets que nous portons à la ceinture.

Les Messieurs de l'Evêché au nombre de dix-huit, Monseigneur Bourget, Monseigneur Demers et nous, nous allons ensemble à la chapelle où Monseigneur donne la bénédiction et entonne le *Benedictus*. Ensuite nous partons deux-à-deux pour prendre les chars, les Messieurs devant, et nous derrière, accompagnées de notre mère et de cinq sœurs de

l'Evêché. Encore de nouveaux adieux, et nous nous séparons pour ne plus nous revoir ici-bas. Adieu cher Canada, notre patrie dans quelques heures nous ne serons plus sur ton sol. En effet, parties de Montréal à midi et quart, nous avons franchi les lignes à trois heures. Je ne sais combien de fois, après avoir traversé le Sault St. Louis, nous avons changé de chars jusqu'à New-York. Je vous dirai rapidement que nos yeux n'étaient pas assez grands pour voir et admirer les merveilles de la nature, de hautes montagnes, de grands lacs, d'immenses forêts. Dans plusieurs endroits, le chemin a été creusé par la main des hommes dans le roc vif. Parmi ces montagnes, il y en a une qui nous fournit plusieurs réflexions. Au bas s'étendait une plaine qui nous représentait la vallée de Josaphat où nous devons être jugés : plus loin un petit verger nous rappelait le Jardin des Olives, on y voyait une petite tour semblable, ce me semble, à celle où Notre Seigneur passa la nuit qui précéda sa passion. Nous n'avons cessé d'admirer la puissance du bon Dieu, en contemplant ses ouvrages.

Nous avons traversé plusieurs villes, mais je n'en ai rencontré aucune construite avec autant de goût que celle de Montréal, la ville de New-York exceptée. Cette cité est très grande et très élégante ; je n'ai vu que quelques rues, elles sont très larges et en même temps très malpropres. Ses maisons construites en marbre et en pierre sont couvertes en ardoise, en tôle peinte en rouge et en tuiles, ce qui lui donne un air sombre. Mais ce qui la rend encore plus sombre, c'est que la religion y est presque igno-

rée : à peine voit-on quatre ou cinq églises catholiques, et encore les prêtres sont obligés de rester en habit laïque. Après avoir passé les lignes, nous n'avons plus vu d'églises catholiques qu'à New-York. Chaque particulier a, je crois, son cimetière, car il y a des tombes presque à toutes les portes. Mais si la religion est peu connue dans ce pays, l'industrie, au contraire, y règne avec éclat. Tout le long de notre route, vous ne voyions que manufactures de toute espèce. En plusieurs endroits on scie le marbre comme le bois. Tout est dans la voie du progrès, excepté la seule chose nécessaire, la religion : Dieu semble dire aux Américains : Comme vos œuvres sont toutes matérielles, il va de ma justice que votre récompense soit aussi matérielle.

Le premier jour, nous ne nous arrêtâmes pour prendre notre repos qu'à onze heures du soir ; nous passâmes le reste de la nuit dans un hôtel. Nous partîmes de là à six heures du matin et nous n'arrivâmes à New-York qu'à sept heures du soir. Pendant ce jour, nous ne fîmes qu'une halte ; on nous donna une heure et demie de repos à la ville de Troy. Dans cette intervalle, notre fille qui brûlait de voir la ville et les richesses de ses marchandises, s'avisait d'aller de magasin en magasin, demandant des chapelets à acheter ; comme on ne la comprenait pas, on lui montrait plusieurs choses. Elle faisait signe que ce n'était pas cela, puis elle continuait à montrer la forme d'un chapelet, en faisant comme si elle l'eût dit : ces pauvres protestants qui n'ont peut-être jamais vu de chapelets de leur vie, se mettaient à la torture pour découvrir ce qu'elle voulait. A son

retour, elle nous procura un bon moment de récréation, en nous racontant son innocent stratagème.

Nous partîmes de cette ville à midi et demi et nous cotoyâmes la rivière Hudson. Les rives en sont très élevées. On y aperçoit de belles bâtisses en brique et en bois. La végétation y paraissait aussi avancée qu'elle l'est à la fin de mai en Canada. En voyant les laboureurs travailler dans leur champs, nous pensions à notre cher pays.

À notre arrivée à New-York, Monseigneur prit un carosse et nous fit conduire chez les sœurs de St. Vincent de Paul. Nous restâmes dans cette communauté le seize et le dix-sept jusqu'à midi. Bien qu'aucune sœur ne parle français dans cet asile, cela ne les a pas empêchées de bien nous recevoir. Monseigneur nous introduisit auprès de ces bonnes sœurs, et après nous avoir bénies, il nous dit de remercier Dieu et se retira. Nous primes le souper et nous nous couchâmes à huit heures et demie. Le lendemain matin, nous assistâmes à la messe du Supérieur de la communauté et reçûmes la sainte communion. Pendant notre action de grâces, nous entendîmes la messe de Monseigneur Demers. Ensuite nous allâmes au salon où nous eûmes la visite de Monseigneur et de ses missionnaires. Nous passâmes là le reste de la journée : après le souper, Monseigneur vint converser avec nous au sujet de notre mission, et après nous avoir bénies, il se retira. Nous montâmes dans nos chambres pour nous coucher, remplies de joie et de consolation, en nous voyant sous la conduite d'un si bon père et appelées à partager ses travaux.

Le lendemain, nous entendîmes la messe de sa Grandeur à laquelle nous reçûmes la sainte communion. Après le déjeuner, nous allâmes au salon où les Messieurs nous attendaient. Monseigneur prit une voiture et nous fit conduire à bord du steamer *Philadelphia*. Là, sa Grandeur nous nous introduisit au capitaine qui recommanda à une dame d'avoir soin de nous. On nous donna deux chambres dans lesquelles il y avait six lits. Nous avons été dans la première classe tout le long du voyage, respectées de tous et très bien traitées.

Le départ fut unoncé par un coup de canon, et le vaisseau partit à deux heures de l'après-midi, le dix-sept. A cinq heures, nous perdîmes la terre de vue et nous ne voyions que l'eau et le firmament. Le temps était très beau, la mer calme, mais cela ne m'a pas empêchée d'être bien malade du mal de mer.

Ce fut à six heures que je commençai à être malade, et je le fus jusqu'au vingt-deux. Notre navigation dura cinq semaines et fut très heureuse. Plus d'une fois nous avons admiré la protection de Dieu sur nous, et nous l'avons attribuée aux prières que l'on faisait pour nous en Canada. Car en voici une preuve bien convaincante : un steamer, parti trois jours après nous de New-York, fut obligé d'y retourner après deux jour de navigation, assailli par une tempête qui le menaçait du naufrage ; tandis que notre vaisseau dans la force des eaux du Golfe Mexique continua paisiblement sa route. De temps à autre, des marsouins et de petits poissons volants sautaient à la surface de l'eau et semblait venir nous

récréer ; ce qui attirait passablement notre attention. Nous ne vîmes que trois baleines. Pendant notre voyage, notre occupation la plus chère était la prière, le lecture et la méditation. Nos réflexions se portaient le plus souvent sur l'aveuglement des hommes, sur les soins et les peines qu'ils se donnent pour gagner un peu d'or, source de tant de misères.

Car, que voit-on ? cinq cents personnes sur un premier steamer, sept cents sur le second, plus de mille sur le troisième. Où allez vous ? leur demande-t-on : En Californie.... aux mines.... C'est assez : on sait de quelle soif vous êtes brûlés : vous ne soupirez qu'après l'or et l'argent ; mais Dieu....le salut....Ah ! si vous voulez voir combien la bonté de Dieu est oubliée et offensée, venez à Victoria, voyagez....Mais non, ne faites pas un pas ; car c'est trop pénible à voir. Prions plutôt, et ne nous attachons pas à l'or et à l'argent, mais à Dieu seul. On nous demanda si nous allions en Californie : nous répondîmes que nous allions à Vancouver. Mais, dirent-ils, il y a donc beaucoup d'or à Vancouver ? Ils furent bien étonnés, quand nous leur dîmes que nous ne cherchions pas de l'or, mais seulement le bien de la Société, en nous dévouant à l'éducation de la jeunesse. Nous ne disions pas à tout le monde que notre but principal était de faire connaître Jésus-Christ et sa sainte Religion ; car, comme c'était en partie des Protestants, nous mettions en pratique le conseil du divin maître qui dit de ne pas exposer les choses saintes devant des yeux profanes.

Nous restâmes huit jours sur ce premier Steamer et sans voir la terre. A la Havane, Capitale de l'I-

le de Cuba, nous changeâmes de vaisseaux et montâmes à bord du *Grenada*, sans cependant mettre pied à terre. En voici la raison : ce pays est habité par des Espagnols Catholiques, et les lois défendent à tout étranger d'y débarquer, sous peine d'amende, si ce n'est avec un passe-port, de peur d'y introduire la religion protestante et les maladies. Ce fut un sujet d'affliction pour nous de ne pouvoir entendre la messe ; accoutumées à y assister tous les jours, c'était le deuxième dimanche que nous nous trouvions privées de ce bonheur. Quatre de nos Messieurs sont allés visiter la ville, et voici ce qu'ils en ont rapporté :

“ Nous sommes entrés dans trois églises qui nous
 “ ont paru très riches, et dont l'architecture est très
 “ ancienne, elles sont couvertes en tuile. Les mai-
 “ sons ne servent qu'à se garantir des ardeurs du so-
 “ leil, les rues sont peu larges et très malpropres ; on
 “ enterre les corps sans cercueil, on les porte cou-
 “ chés dans une voiture surmontée d'un brancard,
 “ c'est ainsi que nous avons vu porter en terre le corps
 “ d'une jeune personne. Les fortifications sont consi-
 “ dérables.

Nous étions arrivées à la Havane le Samedi, vingt-quatre, vers deux heures après-midi ; et nous sommes repartis le lendemain à midi. Nous mîmes sept jours pour arriver à l'Isthme de Panama. Cette traversée fut aus-i heureuse que la première, à l'exception d'un accident qui nous causa une grande frayeur. Pendant la dernière nuit, c'est-à-dire le vingt-neuf, vers les onze heures du soir, notre vaisseau s'arrêta tout-à-coup, et nous fûmes réveillées par des cris

épouvantables. Qu'y a-t-il ? demanda-t-on. Les cris continuaient, nous voyions les chaloupes se détacher avec fracas. Enfin, j'entrouvre la fenêtre, je prête l'oreille, mais sans rien comprendre. Monseigneur vient alors nous dire de ne rien craindre, que ce bruit se faisait pour sauver deux personnes qui se noyaient. C'était une goëlette qui s'était brisée sur notre vaisseau. Elle contenait quinze personnes qui furent toutes sauvées et la goëlette fut submergée au moment où on en retirait la dernière. Nous remerciâmes Notre Seigneur d'avoir sauvé ces pauvres âmes qui étaient presque toutes plongées dans l'ivresse.

Nous arrivâmes à Panama le trente, à deux heures après minuit, et nous débarquâmes à six heures du matin. C'était la première fois depuis New-York que nos pieds touchaient la terre. En débarquant, nous passâmes sur un quai d'à-peu-près trois arpents : on nous conduisit dans un hôtel français, nous dit-on. Pour moi, je ne sais de quelle nation sont ceux qui l'habitent, car ils étaient si malpropres qu'il fallait avoir bon cœur et faim comme nous avions pour manger chez eux. Cette maison a la forme d'un hangar, avec un petit salon bien sale et un réfectoire à l'avenant qui en est séparé par une pallissade. Je pense que le service de table n'y a jamais été lavé. Pendant que nous prenions notre repas sur une table, des poules prenaient le leur sur une autre. Les nègres sont en grand nombre dans cet endroit, et ils ont un goût très prononcé pour le blanc ; je crois que cela est dû à la chaleur excessive qui y règne. Le marché, qui est toujours ouvert, est tenu par des nè-

gres et des négresses. Les fruits y sont en abondance et de plusieurs espèces, oranges, citrons, bananes, cocos, annanas, etc. Rien n'est plus curieux que de voir les négresses portant sur leurs têtes ce qu'elles ont à vendre, une caisse, un seau d'eau et même une bouteille; elles marchent avec cela, les bras pendants comme si ces choses étaient clouées. Il faut que je vous dise un mot de leur costume. Elles ont toutes un mouchoir rouge autour de la tête, de longs pendants d'oreilles, des colliers et bracelets rouges, des robes et jupons blancs, elles portent des savates ou vont nu pieds. Nous en avons vu qui fumaient. Cette place n'est pas considérable; il y a très-peu de belles bâtisses: le climat est très chaud: le temps a été rafraîchi par une petite pluie, le matin de notre arrivée. Les chars firent deux voyages; nous partîmes ausecond qui se fit à dix heures et demie. Nous mîmes trois heures et demie à traverser l'Isthme qui a dix sept lieux de large. Rien de plus beau que ce trajet. La variété des arbres et des fruits, les montagnes, les petites maisons que nous rencontrions sur la route, tout cela nous a fait paraître le temps court. Les arbres ne ressemblent pas à ceux du Canada, ils sont d'une hauteur extrême et ont très peu de grosseur. Il y a des cocotiers, des orangers et une espèce d'arbre dont la feuille sert de branche et qui a dix à douze pieds de long sur trois à quatre de large. Ces feuilles forment une très belle tête à cet arbre dont le fruit ressemble à une betterave; il est rouge et par gros grains. Il y a de petites montagnes et de petites rivières: la terre est de couleur rouge foncée. Nous avons compté on-

ze maisons assez jolies, construites à deux étages avec deux galeries tout autour, et entourées de palissades. Les petites maisons sont fort nombreuses ; j'en ai compté jusqu'à trente dans un environ ; elles sont construites des feuilles du dernier arbre dont je viens de parler. Ceux qui les habitent sont des nègres à moitié vêtus, les enfants ne le sont pas du tout. Les animaux y sont aussi très communs et très gras, des bêtes-à-cornes, des chèvres, des chevaux ; j'ai vu jusqu'à quatorze de ces derniers ensemble. De temps en temps, les chars s'arrêtent pour prendre de l'eau et du charbon : alors, les nègres s'avancent avec leur panier sur la tête, contenant des fruits de toute espèce, des galettes ; ils n'oublient pas la bouteille, par exemple. La chaleur était si grande que l'intérieur des chars était tout humide. C'est tout ce que je puis vous dire de l'Isthme de Panama. Rien de plus intéressant et qui porte plus à la réflexion, quand on pense aux difficultés qu'ont éprouvées autrefois les missionnaires à faire le même trajet, dans lequel plusieurs même ont péri de misère. Au sortir des chars, nous allâmes sur le quai attendre un petit Steamer qui devait nous mener à bord du *J. Ellis Steeven*, vaisseau qui devait nous conduire à San Francisco. Mais en vain ; car après avoir attendu trois heures aux ardeurs du Soleil, nous fûmes obligées de nous faire conduire en chaloupe ; et alors nouvelle difficulté : la chaloupe ne pouvait aborder, elle se trouvait de soixante à quatre-vingts pieds du rivage. Il fallut nous faire porter par des nègres qui étaient là exprès et qui offraient leurs services avec empressement parcequ'ils se font bien payer. Nous,

toutes surprises, nous nous demandions : Mais, est-ce que les nègres vont nous porter ? Pour moi, je refusai le premier qui se présenta, parce qu'il était trop petit ; le second ne put me faire remuer ; le troisième, plus grand que les autres, mais guère plus fort, me porta avec toutes les peines du monde, et même il me laissa tomber dans l'eau avant d'arriver à la chaloupe, et puis je vous assure qu'il était essouffé et qu'il avait chaud : cependant, c'est à peine si je pesais dix livres ! Je trouve plus agréable de vous raconter cette scène que d'y avoir passé. Cette petite traversée coûta une piastre à chacune de nous. Il y avait beaucoup d'oiseaux de mer qui nageaient près de nous. La chaloupe nous remit à six heures du soir à bord du *J. Ellis Steeven* qui était à deux lieues du port. Nous eûmes beaucoup de difficulté à avoir des chambres, vû le grand nombre des passagers. Nous eûmes un peu à souffrir du voisinage de quelques uns ; car des personnes venaient, par haine contre eux, faire du bruit pour les empêcher de dormir et nous étions obligées de veiller comme eux. Nous avons eu dix-sept jours de grandes chaleurs sur ce steamer, après lesquels le froid commença et augmenta graduellement pendant huit jours. Ce fut le premier de mai que ce vaisseau partit de Panama. Le deux, qui étaient le troisième dimanche que nous passions sur mer, nous fûmes malades, ma sœur Lu-mena et moi. La mer était calme, le temps beau, mais le plus chaud que nous eussions ressenti jusque là. Pendant trois jours nous n'avons pas cessé d'être inondées de sueurs. Les six nous vîmes un nombre prodigieux de poissons sauter au dessus de l'eau ; ce

qui nous procura une petite récréation. A minuit, nous nous arrêtâmes à Acapulco, petite ville du Mexique, de quatre mille habitants. Le sept nous vîmes des rochers et des montagnes, beaucoup de poissons et d'oiseaux de mer ; mais le soir nous ne vîmes que le ciel et l'eau. C'est un beau spectacle que celui d'un ciel pur où brille des étoiles en nombre infini ; ce qui nous causait aussi de l'admiration, c'était la trainée de feu que le sillage du vaisseau faisait paraître après lui. Tout faisait naître en nous une foule de réflexions et nous portait admirer, louer et aimer la puissance, la grandeur et la bonté de Dieu qui a tout créé pour l'utilité de l'homme : et cependant il est si peu payé de retour !

Le huit, nous nous arrêtâmes à Mazatlan pour un instant : cette place est à l'entrée du Golfe de Californie. Nous avons cotoyé toute la journée des chaînes de Montagnes. Le neuf, qui était un dimanche, nous passâmes le golfe de Californie. Monseigneur fut prié par un Ministre protestant de faire l'instruction, mais il lui répondit : chacun pour soi. Il voulait par là le détourner de prêcher lui même ; mais ce fut en vain, car le ministre rassembla son monde et fit son prêche. Comme de raison, nous n'y assistâmes pas. Il n'en fut pas de même du bal dont nous fûmes quelquefois les témoins bien malgré nous. Le soir, après le souper, nous montions sur le pont pour prendre le frais ; or, il y avait là jusqu'à trois joueurs de violon, et beaucoup de personnes dansaient ; ce qui se fit sept soirs de suite. Jugez de ma position, bien aimés parents. Oh ! que nous trouvions loin de notre élément : nous nous transpor-

tions par la pensée dans notre chère Communauté où règne le recueillement si calme de la prière et de la méditation. Nous ne laissons pas dans ces moments là de méditer profondément nous mêmes. Quoi ! nous sommes suspendus sur des abîmes, et quelques planches seulement nous séparent de la mort, et voilà des personnes assez aveugles pour se livrer à de pareils amusements ! Je crois qu'il y avait sur ce steamer des passagers de toute nation et de toute religion ; Juifs, Allemands, Suisses, Italiens, Anglais, Portugais, Russes, Nègres, Américains, Français, et même Canadiens. Comme je vous l'ai dit, nous avons été respectées de tout ce monde. Nous avons vu beaucoup de vanités depuis que nous sommes parties du Canada ; mais sur ce steamer toutes les vanités imaginables semblaient s'être réunies : c'était insupportable à voir. Je crois que ces gens-là n'ont d'autre Dieu que la toilette. Il y avait dans ce vaisseau, qui est extrêmement grand, environ deux cents chambres à coucher et seize cents personnes, l'équipage compris.

Le quinze, nous nous empressâmes de nous lever pour préparer nos effets, car nous devions arriver à San Francisco. Monseigneur nous fit connaître la joie qu'il éprouvait de cette arrivée, en nous disant que c'était la main de Dieu, et non pas les hommes qui nous avaient conduits, car le vaisseau était en très mauvais état. Fatiguées du voyage nous mêmes, accablées par la chaleur, et privées des exercices de la religion, nous ne désirions pas avec moins d'ardeur de prendre terre et de nous reposer. Nous débarquâmes vers midi : Monseigneur nous fit con-

duire dans un *Omnibus* chez les sœurs de Saint Vincent de Paul où il nous introduisit lui même, et après nous avoir bénies il se retira avec les Messieurs de sa suite chez l'Evêque du lieu. Il montra tous les jours l'attention d'un bon père en envoyant quelqu'un nous visiter ou en venant lui même pour nous distraire des ennuis du voyage et pour s'informer si nous avions besoin de quelque chose. Notre première demande à la Supérieure de cette communauté fut de nous conduire à la chapelle où nous épanchâmes nos cœurs devant le très-Saint Sacrement pour la première fois depuis New-York. Nous assistâmes aussi à l'exercice du mois de Marie qui fut très solennel. Notre séjour dans cette maison fut de quatorze jours. On compte sept églises dans cette ville : nous en avons visité cinq. Une d'elles qui est à une lieue de la communauté où nous étions, a cent ans d'existence ; c'est le premier temple catholique érigé en cet endroit par les Espagnols. Les murs sont en briques, si on peut nommer ainsi une terre qui n'a pas été durcie au feu : il n'y a que trois fenêtres. Un chemin de Croix en relief et cinq grandes statues très anciennes en font l'ornement. Le Cimetière est tout-à-fait intéressant à voir. Au milieu se trouve une statue de la Sainte Vierge en marbre blanc, on y voit aussi des anges et des monuments de la même matière travaillés avec beaucoup d'art. Nous allâmes visiter l'Eglise des pères Jésuites dont la vallée de Sainte-Anne ; elle est petite, mais d'une grande propreté : on se sent pénétré d'un sentiment indéfinissable de respect et de piété en y entrant : elle me rappelait

beaucoup l'Eglise de Bonsecours à Montréal. Nous avons aussi visité l'Eglise française qui fut construite par des Protestants et cédée ensuite aux Catholiques qui l'ont dédiée sous le titre de Notre Dame des Victoires. Elle est desservie par des Religieux Dominicains. Nous avons entendu la messe de Monseigneur Demers dans la Cathédrale qui est aussi une assez belle Eglise. Il y a un Harmonium dans chacune de ces Eglises et le chant y est très solennel. L'Eglise des Sœurs de Saint Vincent de Paul était aussi dans l'origine un temple protestant. Il avait coûté quarante mille piastres au ministre qui l'a fait bâtir, et les Sœurs en ont fait l'acquisition pour quatorze mille. Elles ont un très bel établissement et paraissent bien aimées de tout le monde. Nous les avons accompagnées à un congé qu'elles prirent à Oakland, petit village à trois lieues de San Francisco. Le chapelain de la maison loua un petit bateau-à-vapeur et nous y fit conduire avec les élèves au nombre de trois cents.

Nous partîmes de San Francisco le vingt huit de Mai et nous restâmes neuf jours sur la mer ; pourtant il ne faut pas dire toujours sur la mer, car nous entrâmes dans la rivière Colombia le trente, vers le soir ; ce qui nous remit un peu des fatigues précédentes, car les trois premiers jours nous eûmes un gros temps au point que presque aucun des passagers n'échappa au mal de mer. Nous y avons tous passé plus ou moins. Sa Grandeur même qui jusque là avait été bien, dût garder le lit pendant deux jours. M. M. Rondeau, Michaud et Thibeau ont aussi payé le tribut : il n'y a que M Vary que la mer n'a pu dompter, il en

a profité pour nous rendre les services que requérait notre situation.

Mais revenons à la rivière Colombia, car elle ne doit pas être passée sous silence. Sa largeur est d'à-peu-près cinq à six arpents. Nous l'avons remontée l'espace de quarante trois lieues. L'aspect de ses bords est très intéressant. On remarque de distance en distance de petites villes au milieu de grandes forêts de pins et de sapins, et même sur des gros rochers. La plus importante est Portland où nous avons passé un jour. Son commerce consiste en bois de charpente, beurre, fromage, grains, enfin on retrouve là les productions et le climat du Canada. Les principaux édifices sont deux églises dont l'une est catholique et l'autre protestante. Il y a aussi plusieurs manufactures et plusieurs moulins. On y voit aussi un beau couvent, mais qui n'est pas habité. Le prêtre qui exerce le saint ministère dans cette localité est venu rendre visite à sa Grandeur Monseigneur Demers à bord du navire, avec d'autres personnes de considération ; il se trouvait aussi là un père Jésuite parti avec nous de San-Francisco. Tous ces Messieurs ont employé toute leur rhétorique auprès de Sa-Grandeur pour nous faire accepter le couvent dont je viens de parler. Ils faisaient valoir pour raison que le nôtre n'était pas prêt, tandis que là, nous nous trouvions en état de faire le bien dès le jour même et qu'il n'y avait que la fatigue du voyage qui pût nous en empêcher. Sur notre réponse qu'il nous était impossible de nous rendre à leur désir, ils employèrent d'autres moyens qui ne leur réussirent pas mieux. Ils dirent à sa Grandeur : " Eh bien ! Si

vous ne voulez pas nous les laissez pour toujours, permettez leur au moins de rester avec nous jusqu'à ce que vous ayez terminé leur maison, c'est-à-dire deux ou trois ans, ou bien laissez nous deux d'entr'elles. Votre population n'est pas assez nombreuse pour les occuper toutes, tandis qu'ici notre jeunesse souffre beaucoup du défaut d'éducation." Monseigneur craignant que ces propositions ne nous fissent succomber, se tourna de notre côté et nous dit d'un air attristé ; " Mes sœurs, est-ce que je vous " aurais amenées de si loin pour vous laisser ici ? " Aurez-vous le courage de me laisser après que j'ai " eu tant de peine à vous obtenir ? " Non, non, " Monseigneur, fut notre réponse unanime ; nous voulons vous suivre, ce serait une grande ingratitude d'en agir autrement. Enfin, nous dûmes que, quand même on nous offrirait les plus grands avantages à Portland et que nous aurions toute espèce de difficultés à surmonter en suivant Monseigneur, rien ne nous empêcherait de suivre notre résolution d'aller à Victoria." Ces Messieurs voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner, nous dirent que puisque nous ne voulions pas accepter leur couvent, Monseigneur Blanchet irait leur chercher des sœurs. Dans l'après midi, une dame vint nous voir et nous sollicita encore avec beaucoup d'instances. J'avais bien raison de dire que notre entrée dans la rivière Colombia ne devait pas passer sous silence. Ce n'est pas tout ; étant à Portland nous n'étions qu'à cinq lieues des Sœurs de la Providence qui sont à Orégon City, nous aurions été bien aises de les voir ; l'occasion ne pouvait être plus favorable. Cependant, il fallut nous contenter

d'avoir seulement de leurs nouvelles. Elles étaient toutes en bonne santé. Abandonnons maintenant ce lieu d'épreuve, et reprenons notre route en sortant de la rivière Colombia. Revenu à la mer, notre vaisseau cotoya de hautes montagnes couvertes d'une neige éternelle. Nous vîmes dans la mer une pierre en forme de statue de la Sainte-Vierge qui est peut-être là depuis le commencement du monde. Mais nous voilà près de Victoria, cependant il faut encore nous arrêter à Bellingam Bay, ce qui retardera de deux jours notre arrivée.

Cette ville n'est pas aussi importante que Portland ; les maisons, au nombre d'environ trois cents, sont construites en bois, en forme de hangars et éloignées les unes des autres. Les demeures les plus en usage dans ce pays sont des tentes de coton. Enfin, nous partons de là et nous arrivons à Victoria le cinq juin, conduites par Marie, car c'était un samedi, jour qui lui est consacré. Je ferai ici la remarque que notre départ de New-York fut un samedi, ainsi que notre arrivée à la Havane, notre départ de Panama, notre arrivée à San-Francisco et enfin notre arrivée à Vancouver. Il est impossible de vous peindre la joie que nos cœurs ressentirent en ce moment. Après la description qu'on nous avait faite de ce pays, comme vous le savez, nous restâmes fort surprises en voyant plus de deux cents maisons très propres, au moins en dehors ; il y a loin de ces maisons-là à des maisons à tête de loup et à des cabanes de sauvages. Le vaisseau n'était pas encore arrêté, que Monseigneur entra dans le salon et nous dit transporté de joie : Ma maison ! ma maison ! Venez voir

ma maison ! Enfin le vaisseau s'arrête au milieu de la Baie : Monseigneur et les Messieurs nous disent de donner nos effets et de descendre dans une chaloupe qui nous conduit au rivage. Ce dernier débarquement eut lieu le samedi, cinq juin, à trois heures environ de l'après midi. Plusieurs personnes vinrent toutes joyeuses au devant de Sa Grandeur parmi lesquelles il y avait un père Oblat qui l'attendait depuis plusieurs jours, et un prêtre de l'Evêché. Les trois cloches sonnaient de leur mieux. C'est un clocher qui est commode ; il n'y a pas besoin de trois bedeaux pour sonner ; quand on soûne une cloche, les deux autres se mettent en branle ; jugez de sa solidité. Mais revenons à notre sujet : tout était dans la joie : en moins de deux heures, tous les catholiques de l'Île étaient réunis avec leurs enfants pour recevoir la bénédiction de leur pasteur. En arrivant, nous entrâmes dans la chapelle pour saluer Notre Seigneur et lui rendre nos actions de grâces. Bien chers parents, comme le cœur se dilate et qu'il trouve de quoi dire à notre bon Sauveur quand il a été privé de sa présence au Très Saint Sacrement aussi longtemps que nous !... Après cet épanchement de nos cœurs devant le Divin Epoux, nous primes quelque nourriture, pendant que l'on préparait le Salut. Comme je vous l'ai dit, la maison s'était emplie des catholiques de Victoria. Monseigneur, après les avoir bénis, les envoya nous donner la main, les uns à la suite des autres ; on eut dit une procession. Ne soyez pas surpris de ce cérémonial, car la poignée de main est la marque de politesse dans ce pays, même parmi les enfants. Nous retournâmes

ensuite à la chapelle avec tout ce monde. On y chanta avec solennité le Salut qui fut suivi du *Te Deum* et du *Magnificat* pour remercier Notre Seigneur et sa sainte mère de nous avoir préservés des dangers d'un si long voyage et de nous avoir si heureusement conduits au port. Cette touchante cérémonie eut lieu vers les sept heures du soir. Monseigneur, accompagné de ses prêtres au nombre de huit, et les personnes qui avaient assisté au Salut, vinrent ensuite nous conduire à notre demeure. Sa Grandeur ouvrit la porte et nous fit entrer, les messieurs n'entrèrent qu'après nous, disant que c'était pour nous faire prendre possession de notre maison. Les étrangers se retirèrent. Après quelques minutes de conversation, Monseigneur nous dit :

“ Mettez vous à genoux, je vais vous bénir avant de vous quitter.” Il nous laissa sous la protection de la Mère de Dieu, de Sainte Anne, de Saint Joseph, de Saint Joachim et de nos Saints-Anges gardiens, nous disant de leur confier la garde de toutes les avenues de notre maison, et il nous promit de revenir le lendemain. Restées seules dans notre nouvelle demeure, il vint une dame qui nous apporta de l'eau, du feu, et du bois, sans que nous lui en eussions demandé. Nous fîmes notre prière, nous étendîmes nos lits par terre et nous nous couchâmes à onze heures. Le lendemain matin nous étions sur pieds à quatre heures, et une heure et demie après, nous allâmes à l'Evêché écurer nos pauvres consciences qui en avaient grand besoin, car depuis quinze jours, elles n'avaient pas été trop bien soignées. Nous avons pris nos repas à l'Evêché jusqu'au dimanche soir. Ensuite, on

nous donna ce qui était nécessaire pour notre cuisine, et depuis ce temps nous vivons en communauté. Notre maison a trente pieds sur vingt-quatre et est lambrissée. Elle a deux fenêtres avec une porte au milieu sur le devant, autant derrière et une fenêtre à chaque extrémité. C'est une jolie maison à l'extérieur ; mais il n'en est pas ainsi au dedans ; les joints ne sont pas encore tirés, il n'y a pas non plus de plancher de haut, mais celui du bas est comme nos planchers du Canada. Elle est séparée en deux avec de la planche toute brute, et a une cheminée double au milieu. On doit la préparer bientôt pour y faire les classes. Depuis notre arrivée, on nous a bâti une autre maison de même dimension que celle dont je viens de parler ; elle n'en diffère que par une grande lucarne et un beau petit clocher de onze pieds de haut. Elle a aussi une galerie couverte. Cette maison nous servira de logement. Nous y aurons une petite chapelle où on nous dira la Sainte messe tous les jours, un salon, un réfectoire et une Salle de Communauté. On nous a bâti une petite cuisine à part de ces deux maisons qui se trouvent réunies et n'en font maintenant qu'une seule. Une petite rue passe devant notre porte et de l'autre côté de cette rue, se trouve notre jardin. La maison de Monseigneur ressemble à celle de M. Arsène Gauthier, à la petite côte de Vaudreuil. Nous avons un climat très doux et salubre excepté pour les personnes qui ont le rhumatisme. Le terrain est excellent et produit de belles récoltes. Les patates, les navets, les oignons, etc etc viennent en abondance et sont d'une extrême grosseur.

Mes biens chers parents, je suis sûre que vous attendez de mes nouvelles avec impatience et que vous trouvez le temps bien long ; mais je n'ai pu vous écrire plus tôt, vû le grand nombre de mes occupations qui ne m'ont pas laissé un instant de liberté. Je puis vous dire pourtant que j'ai pensé bien souvent à vous tous, surtout dans mes prières. Je suis très bien et heureuse à Vancouver ; je ne me suis pas ennuyée du tout, c'est probablement le temps qui m'en a manqué. Nous sommes en bâtisse de maison, et Monseigneur est en bâtisse d'Eglise. Il en coûte beaucoup pour bâtir dans ce pays. Car le bois est très cher et les ouvriers aussi ; ce sont des messieurs qu'il faut payer quatre piastres par jour : vous voyez, mon bon frère, que vous seriez bien ici, tant pour le bien de Monseigneur que pour le vôtre. Il y a de plus des mines d'or qui ont attiré des milliers de personnes dans ce pays. Les nouvelles que nous en avons ne sont pas bien sûres ; les uns en parlent avantageusement, d'autres disent le contraire. Tout ce que je sais, c'est qu'on y rencontre bien des difficultés : plusieurs malheurs y sont arrivés. Il y a quelques mois une vingtaine de personnes se sont noyées en revenant des mines. Presque tous les jours nous entendons dire qu'une personne s'est noyée, qu'une autre a été tnée ; plusieurs meurent de misère. Adieu, le steamer part, à une autre fois.

Votre tout affectionnée.

SR. MARIE-ANGÈLE.